

André Comte-Sponville,

L'esprit de l'athéisme, Albin Michel, 2006, pp. 23-37

Aucune société ne peut se passer de communion...

Mais le « on », en français, peut désigner également une collectivité, une société, voire l'humanité dans son ensemble. Notre question prend alors un sens tout différent, moins individuel que sociologique. Elle revient à demander : une société peut-elle se passer de religion ?

Tout dépend ici non plus *de qui*, mais *de quoi* l'on parle — tout dépend de ce qu'on entend par « religion ». Si le mot est entendu en son sens occidental et restreint, comme la croyance en un Dieu personnel et créateur, alors la question est historiquement résolue : une société peut se passer de religion. Le confucianisme, le taoïsme et le bouddhisme en ont fait la preuve depuis longtemps, qui ont inspiré d'immenses sociétés, d'admirables civilisations, parmi les plus anciennes de celles qui sont encore vivantes aujourd'hui, parmi les plus raffinées, y compris d'un point de vue spirituel, et qui ne reconnaissent aucun Dieu de ce type.

En revanche, si l'on prend le mot « religion » en son sens large ou ethnologique, la question reste ouverte. L'histoire, aussi loin qu'on remonte dans le passé, ne connaît pas de société qui en ait été totalement dépourvue. Le XX^e siècle ne fait pas exception. Le nazisme se réclamait de Dieu (« *Gott mit uns* »). Quant aux exemples de l'URSS, de l'Albanie ou de la Chine communiste, ils sont peu concluants, c'est le moins qu'on puisse dire, et d'ailleurs pas tout à fait dépourvus de toute composante messianique ou idolâtre (on a parlé à leur propos, non sans raisons, d'une « religion de l'Histoire »). Comme ils ont au demeurant duré trop peu de temps pour constituer vraiment une civilisation, et même — heureusement ! — pour détruire tout à fait les civilisations qui les avaient vu naître, force nous est de constater qu'on ne connaît pas de grande civilisation sans mythes, sans rites, sans sacré, sans croyances en certaines forces invisibles ou surnaturelles, bref sans religion, au sens large ou ethnologique du terme. Faut-il en conclure qu'il en sera toujours ainsi ? Ce serait aller trop loin, ou trop vite. Il en va de la spiritualité comme des cours de la Bourse : les résultats passés ne préjugent pas des résultats à venir. J'ai pourtant tendance à penser que, dans plusieurs siècles, disons en l'an 3 000, il y aura toujours des religions, et toujours des athées. Dans quelles proportions ? Qui le sait ? Ce n'est d'ailleurs pas le plus important. Il s'agit moins de prévoir que de comprendre.

L'étymologie, quoiqu'elle soit en l'occurrence douteuse, ou peut-être parce qu'elle l'est, peut nous y aider.

Quelle est l'origine, commune à la plupart des langues occidentales, du mot « religion » ? Deux réponses se font concurrence, dans l'histoire des idées, que la linguistique moderne, à ma connaissance, n'a pas réussi tout à fait à départager. Aucune n'est certaine. Les deux sont éclairantes. Et l'hésitation, entre l'une et l'autre, l'est encore davantage.

La plus fréquemment avancée me semble la plus douteuse. Plusieurs auteurs, depuis Lactance ou Tertullien, pensent que le latin *religio* (d'où vient bien sûr « religion ») vient du verbe *religare*, qui signifiait « relier ». L'hypothèse, qu'on présente souvent comme une évidence, débouche sur une certaine conception du fait religieux : la religion, dit-on alors, c'est ce qui *relie*. Cela ne prouve pas que le seul lien social possible soit la croyance en Dieu. L'histoire, je n'y reviens pas, a prouvé le contraire. Il n'en reste pas moins qu'aucune société ne peut se passer de lien, ou de liant. Dès lors, si tout lien est supposé religieux, comme le suggère cette étymologie, aucune société ne peut se passer de religion. C.Q.F.D. Mais c'est moins une démonstration qu'une tautologie (si les deux mots « religion » et « lien » sont synonymes) ou un sophisme (s'ils ne le sont pas). Une étymologie, même avérée, ne prouve rien (pourquoi la langue aurait-elle raison ?) ; et celle-ci, en l'occurrence, est douteuse. Surtout, présupposer que tout lien est religieux, c'est vider le concept de *religion* de tout sens raisonnablement précis et opératoire. L'intérêt aussi nous relie, spécialement dans une société marchande ; ce n'est pas une raison pour le sacraliser, ni pour faire du marché une religion.

Il est vrai, dans les différents monothéismes, que les gens sont reliés *entre eux* (horizontalement, si l'on peut dire), parce qu'ils ont tous le sentiment d'être reliés à *Dieu* (verticalement). C'est comme la chaîne et la trame du tissu religieux. La communauté des croyants — le Peuple élu, l'Eglise ou l'*Umma* — est d'autant plus forte que ce double lien est plus solide. Mais quel est, pour les sciences humaines, son contenu effectif ? Ce ne peut être qu'un phénomène humain, à la fois psychologique, historique et social. Ce qui relie les croyants entre eux, du point de vue d'un observateur extérieur, ce n'est pas Dieu, dont l'existence est douteuse, c'est qu'ils communient dans la même foi. Tel est d'ailleurs, selon Durkheim et la plupart des sociologues, le vrai contenu de la religion, ou sa principale fonction : elle favorise la cohésion sociale en renforçant la communion des consciences et l'adhésion aux règles du groupe. La peur du gendarme ou du qu'en-dira-t-on ne suffit pas. La convergence des intérêts ne suffit pas. Elles sont d'ailleurs l'une et l'autre inconstantes (il n'y a pas toujours de témoin, et les intérêts s'opposent au moins

aussi souvent qu'ils convergent). On a besoin d'autre chose : d'une cohésion plus profonde, plus essentielle, plus durable, parce que plus intérieure ou plus intériorisée. C'est ce que j'appelle la communion. Comment une société pourrait-elle s'en passer ? Ce serait renoncer à faire lien, à faire communauté, donc à elle-même. Car c'est la communion qui fait la communauté, bien davantage que l'inverse : ce n'est pas parce qu'il y a une communauté déjà constituée par ailleurs qu'il y a communion ; c'est plutôt parce qu'il y a communion qu'il y a communauté, et non un simple conglomérat d'individus juxtaposés ou concurrents. Un peuple est plus et mieux qu'une horde. Une société, plus et mieux qu'une multitude.

Reste alors à savoir ce que c'est qu'une communion... Voici ma définition : *Communier, c'est partager sans diviser*. Cela semble paradoxal. S'agissant de biens matériels, de fait, c'est impossible. On ne peut pas communier *en un gâteau*, par exemple, car la seule façon de le partager, c'est de le diviser. Plus vous serez nombreux, plus les parts de chacun seront petites ; et si l'un d'entre vous en a plus, les autres en auront moins. Dans une famille ou un groupe d'amis, en revanche, les convives peuvent communier dans le plaisir qu'ils ont à manger ensemble un très bon gâteau : tous partagent la même délectation, mais sans avoir besoin pour cela de la diviser. Si nous mangeons ce gâteau à cinq ou six, le plaisir n'est en rien amputé par rapport au plaisir qu'il y aurait à le manger tout seul. Au contraire, il en est plutôt augmenté : le plaisir de chacun, entre amis, est comme redoublé par le plaisir de tous ! Les ventres, certes, auront une part plus petite. Mais les esprits, un plaisir plus grand, une joie plus grande, comme augmentée, paradoxalement, par le partage. C'est pourquoi on parle de communion des esprits — parce que seul l'esprit sait partager sans diviser.

Il en va de même, *mutatis mutandis*, à l'échelle d'une société ou d'un Etat. On ne communique pas dans le budget national, du moins pas d'un point de vue comptable : si l'on affecte davantage de ressources à l'agriculture, il y en aura moins pour l'éducation ou l'industrie ; si on en donne plus aux chômeurs, il y en aura moins pour les salariés ou les retraités, etc. En revanche, dans une société démocratique et douée de cohésion, comme il faut qu'elle le soit, on peut communier dans l'amour de la patrie, de la justice, de la liberté, de la solidarité, bref dans un certain nombre de valeurs communes, qui donnent un sens à ce budget et en font autre chose qu'une simple question de rapport de forces, de *lobbying* ou d'arithmétique. Et que chacune de ces valeurs soit partagée par un grand nombre d'individus, comme c'est évidemment souhaitable, cela ne diminue en rien son importance pour chacun. Au contraire ! Chaque individu y est d'autant plus attaché qu'il sait que d'autres, qui font partie de la même communauté que lui, le sont également. Le

sentiment d'appartenance et la cohésion vont ensemble. C'est ce qu'on appelle une culture ou une civilisation : une communion des esprits — historiquement et socialement déterminée — à l'échelle d'un ou plusieurs peuples. Il n'y aurait pas de peuple autrement. Il n'y aurait que des individus. Il n'y aurait pas de société autrement. Il n'y aurait que des foules et des rapports de forces.

Un peuple est une communauté. Cela suppose que les individus qui le composent *communient* en quelque chose. Cette communion a beau être toujours inégale et relative, toujours conflictuelle (la civilisation n'est pas un long fleuve tranquille), toujours fragile et provisoire (aucune civilisation n'est immortelle), elle n'en est pas moins nécessaire, ou plutôt elle ne l'est que davantage. Aucune société, sans elle, ne pourrait se développer, ni même subsister. La loi ne peut pas tout. La répression ne peut pas tout. On ne va pas mettre un policier derrière chaque individu... D'ailleurs, si tel était le cas, qui mettrait-on derrière les policiers ? La démocratie est une grande chose. L'ordre public est une grande chose. Mais qui ne tiennent lieu ni l'une ni l'autre de la communion qu'elles supposent.

Pas de société sans lien : pas de société sans communion. Cela ne prouve pas que toute communion, ni donc toute société, nécessite la croyance en un Dieu personnel et créateur, ni même en des forces transcendantes ou surnaturelles. En quelque chose de sacré ? C'est une question de définition.

Si l'on entend par *sacré* ce qui a rapport au surnaturel ou au divin, cela nous renvoie au cas précédent, et rien n'interdit qu'une société moderne puisse avantageusement s'en passer. Une élection vaut mieux qu'un sacre ; le progrès vaut mieux qu'un sacrement ou qu'un sacrifice (au sens où l'on sacrifiait un animal ou un être humain, dans plusieurs civilisations antiques, pour amadouer les puissances invisibles). Agamemnon, pour obtenir des dieux un vent favorable, fit égorger sa fille Iphigénie. Qu'est-ce d'autre, à nos yeux, qu'un crime doublé de superstition ? L'histoire est passée par là, et c'est tant mieux. Les Lumières sont passées par là. Un grigri, pour nous, relève de la superstition davantage que de la spiritualité ; un holocauste, de l'horreur davantage que de la religion.

En revanche, si l'on entend par *sacré* ce qui a une valeur absolue, ou qui semble telle, ce qui s'impose de façon inconditionnelle, ce qui ne peut être violé sans sacrilège ou sans déshonneur (au sens où l'on parle du caractère sacré de la personne humaine, du devoir sacré de défendre la patrie ou la justice, etc.), il est vraisemblable qu'aucune société ne puisse durablement s'en passer. Le sacré, pris en ce sens, c'est ce qui peut justifier, parfois, qu'on se sacrifie pour lui. Ce n'est plus le sacré du sacrificateur (qui sacrifie les autres) ; c'est celui du héros (qui se sacrifie lui-même) ou des braves gens (qui seraient prêts, peut-être, à le faire). Disons que c'est la dimension de verticalité, d'absolu

ou d'exigence (selon les mots qu'on voudra utiliser) de l'espèce humaine, dimension qui fait de nous — grâce à la civilisation — autre chose et plus que des animaux. On ne peut évidemment que s'en réjouir. Mais cela ne requiert aucune métaphysique particulière, ni aucune foi proprement religieuse ! L'humanité, la liberté ou la justice ne sont pas des entités surnaturelles. Aussi un athée peut-il les respecter — voire se sacrifier pour elles —, au même titre qu'un croyant. Un idéal n'est pas un Dieu. Une morale ne fait pas une religion.

Concluons, sur ce point. Aucune société ne peut se passer de communion ; mais (sauf à définir la religion par la communion, ce qui rendrait l'un de ces deux mots inutile) toute communion n'est pas religieuse : on peut communier dans autre chose que dans le divin ou le sacré. C'est surtout la réciproque qui m'importe : une société peut assurément se passer de dieu(x), et peut-être de religion ; aucune ne peut se passer durablement de communion.

... *ni de fidélité*

La deuxième étymologie possible me paraît la plus vraisemblable. Beaucoup de linguistes pensent, comme déjà Cicéron, que *religio* vient plutôt de *relegere*, qui pouvait signifier « recueillir » ou « relire ». En ce sens, la religion n'est pas, ou pas d'abord, ce qui *relie*, mais ce qu'on *recueille* et *relit* (ou ce qu'on relit avec recueillement) : des mythes, des textes fondateurs, un enseignement (c'est l'origine en hébreu du mot *Torah*), un savoir (c'est le sens en sanskrit du mot *Véda*), un ou plusieurs livres (*Biblia* en grec), une lecture ou une récitation (*Coran* en arabe), une Loi (*Dharma* en sanskrit), des principes, des règles, des commandements (le Décalogue, dans l'Ancien Testament), bref une révélation ou une tradition, mais assumée, respectée, intériorisée, à la fois individuelle et commune (c'est où les deux étymologies possibles peuvent se rejoindre : relire, même séparément, les mêmes textes, cela crée du lien), ancienne et toujours actuelle, intégratrice (à un groupe) et structurante (pour l'individu comme pour la communauté). La religion, selon cette étymologie, doit moins à la sociologie qu'à la philologie : c'est l'amour d'une Parole, d'une Loi ou d'un Livre – d'un *Logos*.

Le lien n'en existe pas moins, mais il est plutôt diachronique que synchronique : il relie le présent au passé, les vivants aux morts, la piété à la tradition ou à la Révélation. Toute religion est *archaïque*, au triple sens étymologique et non péjoratif du mot : c'est un commencement (*arkhê*) ancien (*arkhaios*) qui commande (*arkhein*). « D'où peut venir le

salut ? », demandait Simone Weil. Et elle répondait : « Du passé seul, si nous l'aimons. » On aurait tort d'y voir un programme politique réactionnaire. Il ne s'agit pas de politique. Il s'agit de spiritualité. Il s'agit de civilisation. C'est le contraire de la barbarie, qui veut faire table rase du passé. C'est le contraire de l'inculture, qui ne connaît que le présent. « L'esprit, c'est la mémoire », disait saint Augustin. Cela vaut pour les peuples comme pour les individus.

Une religion, si l'on se fie à ce que suggère cette étymologie, relève moins de la *communion* (qui relie) que de ce que j'appelle la *fidélité* (qui recueille et relit), ou plutôt elle ne relève de celle-là qu'à proportion de celle-ci. C'est en recueillant-répétant-relisant les mêmes paroles, mythes ou textes (selon qu'il s'agit de cultures orales ou écrites) qu'on finit par communier dans les mêmes croyances ou les mêmes idéaux. Le *relegere* produit le *religare*, ou le rend possible : nous relisons, donc nous nous relions. Le lien ne se crée (à chaque génération) qu'à la condition d'abord de se transmettre (*entre* les générations). C'est en quoi la civilisation toujours se précède elle-même. On ne peut se recueillir ensemble (communier) que là où quelque chose, d'abord, a été recueilli, enseigné, répété ou relu. Pas de société sans éducation. Pas de civilisation sans transmission. Pas de communion sans fidélité.

Je prends ce mot de « fidélité » à dessein, parce qu'il est en français le doublet, comme disent les linguistes, d'un autre mot, qui est le mot « foi » : les deux vocables ont la même origine étymologique, en l'occurrence le latin *fides*, mais bien sûr, en français moderne, deux sens différents. Cette origine commune et cette évolution divergente m'éclairent l'une et l'autre. J'y reconnais quelque chose de notre histoire, et de la mienne. La fidélité, c'est ce qui reste de la foi quand on l'a perdue. J'en suis là. Je ne crois plus en Dieu, depuis fort longtemps. Notre société, en tout cas en Europe, y croit de moins en moins. Est-ce une raison pour jeter le bébé, comme on dit familièrement, avec l'eau du bain ? Faut-il renoncer, en même temps qu'au Dieu socialement défunt (comme pourrait dire un sociologue nietzschéen), à toutes ces valeurs – morales, culturelles, spirituelles – qui se sont dites en son nom ? Que ces valeurs soient nées, historiquement, dans les grandes religions (spécialement dans les trois grands monothéismes, pour ce qui concerne nos civilisations), nul ne l'ignore. Qu'elles aient été transmises, pendant des siècles, par la religion (spécialement, dans nos pays, par les Eglises catholiques et protestantes), nous ne sommes pas prêts de l'oublier. Mais cela ne prouve pas que ces valeurs aient besoin d'un Dieu pour subsister. Tout prouve, au contraire, que c'est nous qui avons besoin d'elles – besoin d'une morale, d'une communion, d'une fidélité – pour pouvoir subsister d'une façon qui nous paraisse humainement acceptable.

La foi est une croyance ; la fidélité, au sens où je prends le mot, est plutôt un attachement, un engagement, une reconnaissance. La foi porte sur un ou plusieurs dieux ; la fidélité, sur des valeurs, une histoire, une communauté. La première relève de l'imaginaire ou de la grâce ; la seconde, de la mémoire et de la volonté.

Foi et fidélité peuvent bien sûr aller de pair : c'est ce que j'appelle la piété, vers quoi tendent, légitimement, les croyants. Mais on peut aussi avoir l'une sans l'autre. C'est ce qui distingue l'impiété (l'absence de foi) du nihilisme (l'absence de fidélité). On aurait tort de les confondre ! Quand on n'a plus la foi, il reste la fidélité. Quand on n'a plus ni l'une ni l'autre, il ne reste que le néant ou le pire.

Sincèrement, est-ce que vous avez besoin de croire en Dieu pour penser que la sincérité vaut mieux que le mensonge, que le courage vaut mieux que la lâcheté, que la générosité vaut mieux que l'égoïsme, que la douceur et la compassion valent mieux que la violence ou la cruauté, que la justice vaut mieux que l'injustice, que l'amour vaut mieux que la haine ? Bien sûr que non ! Si vous croyez en Dieu, vous reconnaissez en Dieu ces valeurs ; ou vous reconnaissez Dieu, peut-être, en elles. C'est la figure traditionnelle : votre foi et votre fidélité vont ensemble, et ce n'est pas moi qui vous le reprocherai. Mais ceux qui n'ont pas la foi, pourquoi seraient-ils incapables de percevoir la grandeur humaine de ces valeurs, leur importance, leur nécessité, leur fragilité, leur urgence, et de les respecter à ce titre ?

Faisons une expérience de pensée. Je m'adresse ici aux croyants qui ont, comme moi, de grands enfants (les miens sont de jeunes adultes). Imaginez que vous perdiez la foi. Après tout, cela se peut... Il est vraisemblable que vous aurez à cœur d'en parler à vos proches, par exemple autour de la table familiale, et spécialement à vos enfants. Mais pour leur dire quoi ? Si foi et fidélité étaient indissociables, comme certains le prétendent, il faudrait leur tenir à peu près ce langage : « Les enfants, il s'est produit en moi un changement étonnant : je ne crois plus en Dieu ! En conséquence de quoi je tiens à vous dire solennellement que toutes les valeurs que je me suis efforcé de vous transmettre, durant votre enfance et votre adolescence, doivent être considérées par vous comme nulles et non avenues : c'était du pipeau ! » Reconnaissons que cette position, même abstraitement possible, est très improbable. Il est à peu près certain que vous tiendriez un discours fort différent, et même opposé, qui pourrait ressembler plus ou moins à celui-ci : « Les enfants, il faut que je vous dise quelque chose d'important : j'ai perdu la foi, je ne crois plus en Dieu ! Mais bien sûr, s'agissant des valeurs que j'ai essayé de vous transmettre, cela ne change rien : je compte sur vous pour continuer de les respecter ! » Lequel, parmi les croyants, ne trouve pas ce second discours plus satisfaisant – d'un point

de vue moral, et même d'un point de vue religieux – que le premier ? Faudrait-il, parce qu'on ne croit plus en Dieu, devenir un lâche, un hypocrite ou un salaud ? Bien sûr que non ! La foi ne suffit pas toujours – hélas ! – à la fidélité. Mais l'absence de foi n'en dispense aucunement. Au reste la foi, en bonne théologie, est une grâce, qui vient de Dieu. La fidélité serait plutôt une charge (mais libératrice), à quoi l'humanité suffit. On peut, sans déchoir, se passer de la première, point de la seconde. Qu'on ait ou pas une religion, la morale n'en continue pas moins, humainement, de valoir.

Quelle morale ? Nous n'avons guère le choix. Même humaine et relative, comme je le crois, la morale ne relève ni d'une décision ni d'une création. Chacun ne la trouve en lui qu'autant qu'il l'a reçue (et peu importe au fond que ce soit de Dieu, de la nature ou de l'éducation) et ne peut en critiquer tel ou tel aspect qu'au nom de tel ou tel autre (par exemple la morale sexuelle au nom de la liberté individuelle, la liberté au nom de la justice, etc.). Toute morale vient du passé : elle s'enracine dans l'histoire, pour la société, et dans l'enfance, pour l'individu. C'est ce que Freud appelle le *surmoi*, qui représente le passé de la société, disait-il, au même titre que le *ça* représente le passé de l'espèce. Cela ne nous empêche pas de critiquer la morale de nos pères (au reste la libre critique fait partie des valeurs qu'ils nous ont transmises), d'innover, de changer ; mais nous savons bien que nous ne pourrions le faire valablement qu'en nous appuyant sur ce que nous avons reçu – qu'il s'agit moins d'abolir, comme disent les Ecritures, que d'accomplir.

André Comte-Sponville,

L'esprit de l'athéisme, Albin Michel, 2006, pp. 23-37